Encore une femme : Emma e FREUD

Regina Glória Andrade*

Resumée :

Au Début du mois d'août 1889, Freud, venant de Nancy, passa quelques jours à Paris pour participer au Congrès International d'Hypnotisme. C'était l'année de la Grande Exposition et de la Tour Eiffel. Conseillé par madame Charcot, il alla au café-concert, l'Eldorado pour écouter une chanteuse débutante, Yvette Guilbert. Leur mariage fut considéré comme idéal par une. Ce fut par l'entremise en 1926 que Eva Rosenfeld nièce de son mari fit la connaissance d'Yvette et Freud. La première fois qu'Yvette rencontra Freud c'était lors de son voyage en 1926 à Vienne. Elle l'avait invité à prendre le thé à l'hôtel Bristol. Il vint l'écouter à ses concerts en lui faisant porter des fleurs avec sa carte et elle lui envoya les invitations. Ils ont changé une correspondance intéressante.

Psychanalyse et art- féminité-correspondance

«If one of us should die. I shall go to Paris»

Sigmund Freud

Au Début du mois d'août 1889, Freud, venant de Nancy, passa quelques jours à Paris pour participer au Congrès international d'hypnotisme. C'était l'année de la Grande Exposition et de la Tour Eiffel. Conseillé par madame Charcot, il alla au café-concert, l'Eldorado pour écouter une chanteuse débutante, Yvette Guilbert.

La clientèle du café-concert était considérée comme «*raffinée, élégante et de classe*». On y rencontrait essentiellement des intellectuels mondains, des chansonniers, des écrivains ou des artistes de renom mais également des représentants de la haute finance, de la noce dorée et de la politique nantie.

Certains soirs, le vendredi surtout qui était devenu le jour chic, on voyait finalement venir des femmes de l'aristocratie, de la haute bourgeoisie, et aussi des

demoiselles, des horizontales, comme on disait en ces temps verticaux. Elles se mêlaient sans vergogne aux gentilles camarades, aux charmantes muses des poètes, aux jolis modèles des peintres, aux colombines que dessinait avec tant de grâce Adolphe Willette. (1)

Les chanteuses dépassaient toutes les limites de la vulgarité et le public ravi, s'amusait franchement. Située dans le 10^e arrondissement, la salle de spectacle était recouverte de multiples miroirs, dorures, moulures, tentures de faux velours et de faux satin avec candélabres et tapis. Les couleurs vives où dominaient: rouges clinquant, orange, jaune, blanc et rose vif.

L'Eldorado fut le premier café-concert de Paris. L'entrée y était gratuite. Dès son arrivée, le client était tenu de consommer une boisson dont le prix donnait droit à un séjour d'une heure. L'ambiance tapageuse, asphyxiante et nauséabonde, obligeait les chanteurs à avoir une méthode pour se désintoxiquer. Certains traversaient la rue pour se «*décrasser les oreilles*» en allant écouter du Mozart aux concerts symphoniques Touche, situés juste en face de l'Eldorado.

A la sortie, ceux qui voulaient cumuler les vertus aphrodisiaques de certaines chansons, avec l'idylle, pouvaient se livrer à une incursion bucolique dans les allées du bois de Boulogne. *Les fiacres, ou «sapins nocturnes», attendaient les messieurs et les demoiselles qui se laissaient faire à la faveur d'un petit promenade.*(2)

En 1889 Yvette Guilbert était la vedette principale de l'Eldorado.

INDICATIONS SUR EMMA.

Emma Laure Esther Lubrez est née à Paris, dans le Marais, 78, rue du Temple, le 20 janvier 1865. Sa mère, Albine Hermance Julie Lubrez, avait vingt ans, et était d'origine flamande. Son père, Hippolyte, était Normand et avait juste un an de plus que sa mère, il disait exercer la profession de comptable.

A sa naissance, ses parents venaient donc tout juste de débarquer de Normandie. Par manque de ressources ils changeaient continuellement de logement, toujours dans le quartier du Marais. Hippolyte sortait tard, le soir, seul, ou en compagnie de «*bohèmiens*» comme lui, pour fréquenter la «vie parisienne». Il emmenait parfois Emma qui, malgré son jeune âge, aimait déjà «*jouer à l'actrice*». Au dire de sa mère, ses imitations étaient irrésistibles, mais ces premiers succès ennuyaient son père qui trouvait ce goût très douteux pour une fille bien élevée. Par

contre son père s'absentait régulièrement de la vie familiale et avait toujours des maîtresses. Pendant ce temps à Paris, Albine, résignée, ne cessait de coudre jour et nuit: Emma ne pouvait pas supporter sa résignation de grande amoureuse abandonnée.

Vers douze ou treize ans, elle tomba amoureuse d'un homme, ami de son père; elle se contenta de dire par la suite que ce monsieur délicat, un certain Puech, s'était tiré d'affaire «avec tact». *A cette époque elle aidait sa mère à fabriquer à domicile tout ce qui pouvait se vendre selon les saisons en matière de confection* (3). A l'âge de seize ans elle entra chez Hentennart, un couturier de la rue du 4-Septembre, comme mannequin, mais au bout de six mois elle fut contrainte de quitter la maison et se fit engager comme vendeuse aux magasins du Printemps. Elle dut quitter aussi le Printemps et décida de se charger de la livraison à domicile des commandes de sa mère.

Un jour comme elle trottait pour effectuer les livraisons, *elle s'aperçut qu'elle était suivie par un homme d'une soixantaine d'années. C'était Charles Zidler, le directeur du Moulin Rouge; il l'invita à être écuyère à l'Hippodrome* (4). Elle rentra à la maison et Zidler lui envoyait de temps en temps des places de théâtre. Le hasard allait jouer pour une seconde fois en sa faveur. Un soir, au théâtre Saint-Martin, où Sarah Bernhardt jouait alors *Cléopâtre*, un homme vint s'installer sur le strapontin à côté de son fauteuil et lui raconta que la Duse allait être remplacée par une autre actrice. Comme il lui tendait sa carte, elle s'aperçut qu'il s'agissait d'Edmond Stoullig, un critique dramatique alors très connu. Celui-ci lui dit, qu'elle pouvait faire du théâtre, et réussir. La version accréditée dans ses mémoires parle d'un miracle, mais il est bien évident, comme le confirma le chroniqueur C. de Néronde, que Stoullig avait été expressément envoyé par «un ami».

A cette époque son père malade, abandonné de ses maîtresses et ruiné était reparti en Normandie, où il est mort d'épuisement et d'excès, à l'âge de quarante et un ans. Pour Yvette l'obstacle à sa carrière et à sa vie d'artiste disparaissait avec son père, car sa mère était tout à fait d'accord avec elle. Huit mois durant, elle apprit donc à rire, pleurer et à marcher correctement. Il fallait trouver un autre nom parce que «Emma» étant trop bovaryen. «Yvette», très à la mode, à cause de la publication de la nouvelle de Maupassant parue dans *La vie populaire* de décembre 1884 à janvier 1885, fut choisi comme nom de scène et le nom de famille Guilbert. On

lui confia d'abord le petit rôle de Madame de Nevers dans *La Reine Margot* d'Alexandre Dumas.

Yvette ne réussit pas bien au théâtre, mais elle voulut faire une dernière tentative en entrant au *Théâtre des Variétés*. Lieu de prédilection de Zola, qui venait de le décrire longuement dans *Nana*, il était considéré comme l'une des salles de spectacle les plus en vogue de la capitale. On y allait pour applaudir Rêjane, Judic, Jeanne Granier. Après de nombreuses figurations, Yvette joua encore dans trois ou quatre pièces, où elle continua de passer inaperçue. Ses camarades lui donnèrent un conseil: « au lieu de végéter ici, tu ferais bien mieux d'entrer au café-concert, à l'Eldorado. Tu pourrais débiter à six cents francs par mois ...Tu chantes juste » En août 1889, elle se présenta à l'Eldorado où commença alors vraiment sa carrière de chanteuse. Ce n'est qu'après 1892, qu' Yvette possèdera un bon répertoire en apprenant quelques unes des poésies d'un jeune auteur inconnu Léon Xanrof comme *Le Fiacre*, *La Complainte des 4 z'étudiants*, *l'Hotel du n° 3*, *Le Bain du Modèle*, *C'était pour sa mère*, *La Brasserie du Pacha*, etc...Toulouse-Lautrec, l'a croquée plusieurs fois. Il semble qu' Yvette ait été très attirée par la personnalité de ce peintre.

Dans *La Chanson de ma vie*, elle décrit ainsi son apparence physique:

J'étais une grande jeune fille pâle, très pâle de peau. Une tête très petite, coiffée de cheveux roux très relevés sur le front, pas très haut, et noués sur la nuque en un sage chignon à la grecque. Des yeux petits et mordorés que par le maquillage, j'obtiens ronds. Mon nez gros, fit la fortune des caricaturistes. J'avais un nez très burlesque, à cause de sa petite rondeur finale qui n'était qu'un excès légèrement charnu. Le cou très mince, très long, très rond, très flexible, les épaules tombantes, très graciles, pas de seins, cinquante trois centimètres de tour de taille (...) De longs bras qu'amincissaient encore mes interminables gants noir montant jusqu'aux épaules. Je portais des robes couleur vert Nil l'hiver et blanche l'été, en satin uni presque toujours . (5)

Elle conserva cette silhouette jusqu'à la veille de la Première Guerre mondiale. «*J'ai voulu surtout et avant tout paraître très distinguée, pour me permettre de tout oser dans mon répertoire(...)exprimer toutes les impudeurs, tous les excès*» Elle ne portait pas de corsage, obligatoire à l'époque mais coupait une chemise et l'enfilait par la tête, sans boutons, sans baleines, décolletée laissant le dos nu, et de long gants noir. Quand Yvette chercha à se composer une image de femme pour la

scène elle fut influencée pour un souvenir de son enfance. Une fois elle avait filtré l'encre à travers son tablier et une certaine Mademoiselle Laboulaye, qui travaillait gantée de noir jusqu'aux coudes fut très dégoutée. Elle enleva ses gants pour arracher la blouse de l'enfant et la poussa dans le cabinet de toilette. Mademoiselle avait des mains aux ongles corail, «des mains de Vierge Marie». Elle lui dit: «tenez petite sale...regardez...voilà comme une petite gentille doit avoir les mains!» Emma éclata en sanglots et se jeta au cou de Mademoiselle.

Les chroniqueurs disaient qu'elle n'était pas belle et qu'elle avait toujours un comportement arrogant et original. En 1896, elle partageait avec Sarah Bernhard le prestige d'une renommée Internationale.

En 1897, elle épousa Max Shiller, un ingénieur américain d'origine allemande, illustre dans le milieu du théâtre pour avoir été le «manager» avisé de Sarah Bernhardt, et le «public relations» d'Eleonora Duse pendant sa longue tournée aux Etats-Unis après qu'elle eut joué *La Dame au camélias* à New York.

CORRESPONDANCE AVEC FREUD

Leur mariage fut considéré comme idéal par Eva Rosenfeld, une nièce de Max. Ce fut par son entremise, alors qu'elle poursuivait des études de psychologie à Vienne, où elle était amie de Anna Freud et analysante de Freud que ce dernier fit la connaissance d'Yvette. En 1926, Eva fit part à Yvette de l'admiration de Freud pour elle. Immédiatement elle lui dedica des portraits photographiques que Freud a toujours gardé accrochés au mur de son bureau de la Berggasse à coté de celles de Lou Andréas -Salomé et de Marie Bonaparte la princesse de Grèce.

La première fois qu'Yvette rencontra Freud c'était lors de son voyage en 1926 à Vienne. Elle l'avait invité à prendre le thé à l'hôtel Bristol. Il vint l'écouter à ses concerts en lui faisant porter des fleurs avec sa carte et elle lui envoya les invitations. Vienne était une ville pleine de souvenirs d'enfance, pour Yvette. Quand elle était encore Emma, son père lui parlait du «goût viennois» et il faisait commerce de bronzes et de bibelots autrichiens alors très en vogue. Sa carrière internationale n'avait-elle pas commencé par une longue tournée dans les capitales roumaine, hongroise et autrichienne, à l'age de 28 ans? C'était là qu'elle était annoncée comme la «Duse de la chanson».

A Bruxelles, elle avait découvert la Duse jouant *La Dame aux camélias*. Une amitié réciproque s'était alors établie entre Yvette Guilbert et Eleonora Duse et avait

donné lieu à une rumeur sur une «étrange ronde de six figurants changeant constamment de partenaires: Marguerite (Moreno) et Louis, Yvette et Max, la Duse et Gabriëlle qui au fil des années reformaient une série des triangles amoureux ». (6)

Vers 1922 Yvette Guilbert avait sa collection de chansons anciennes. C'était les années folles, dominées par le cubisme, l'art nègre, et l'art déco. Les femmes, devenues des «garçonnes » dansaient sur les rythmes du swing, du charleston et du tango.Elle voulait imposer «son style» et «La vieille chanson de France » et incarner dès lors le bon goût, le raffinement et la tradition culturelle française qu'elle défendra avec acharnement. Un mythe et un symbole qui allaient prendre forme, grâce au talent du sculpteur Jules Dalou, qui la prit comme modèle pour représenter la statue de *La chanson* qui se trouve dans la salle à manger d'honneur de l'Hôtel de Ville de Paris.

Au mois d'août 1927 Yvette fit cadeau à Freud du premier volume de son autobiographie, *La Chanson de ma vie*. Il s'agissait en réalité, d'un recueil de lettres adressées par des écrivains et de critiques célèbres, assorties de commentaires, d'anecdotes et d'un prologue où elle tentait d'analyser l'essence de son art. *La Chanson de ma vie* fut suivie en 1929 de *La Passante émerveillée* où elle raconte ses voyages à l'étranger et surtout son séjour en Amérique, puis d'un troisième volume intitulée *Mes Lettres d'amour* .

Pendant le mois de mars 1931, Freud et Yvette Guilbert eurent une correspondance étroite. Soumettant sa préface à Freud,par lettre datée du 28 février 1931, elle voulait expliquer son succès et connaître aussi quelle avaient été les réactions du Maître à ses chansons.

A vingt ans, mon succès était amplifié me disait-on,par mon «apparence» particulière.
A soixante ans, par d'autres procédés amplificateurs, mon succès s'accroît de «ma transparence» encore, mais autrement particulière (7)

Freud lui répondit par une très longue lettre, le 8 mars 1931 lui disant son désaccord avec son idée de l'abandon de la personnalité de l'artiste et son remplacement par une personnalité imaginaire. Il pensait plutôt à un mécanisme contraire.

(...) La personnalité de l'artiste n'est pas éliminée, mais certains éléments, par exemple des prédispositions qui ne sont pas parvenues à se développer ou des émotions de désirs réprimées, sont utilisés pour composer le personnage choisi et parviennent ainsi à s'exprimer et à lui donner un caractère d'authenticité. C'est beaucoup moins simple que la «transparence » du propre moi que vous mettez en avant. (...) En tout cas, il ne s'agit que d'une contribution pour résoudre le beau mystère suivant: pourquoi frémit-on en entendant *La Soûlarde* ou pourquoi répond-on *oui* avec tous ses sens à la question:« *Dites-moi si je suis belle*, mais on en sait si peu là dessus .(8)

La réponse de Freud provoqua chez Yvette une réaction de révolte. Ainsi, le 14 mars, elle lui adressait une lettre fleuve:

Merci pour votre lettre. Non, je ne crois pas que ce qui sort de moi en scène soit le surplus supprimé , car si la vie m'a fait connaître beaucoup de choses, j'en ignore encore tellement! Et pourtant je saurais les imaginer sans les avoir ressenties. Je pourrais être la Tzarine, le Tzar, Saint François d'Assise. Si un texte m'est donné pour les exprimer, j'en éprouverai le côté physique, par l'habitude de transporter du cerveau à ma chair , tout ce que j'ai à faire voir à mon public (....) Je ne possède pas toutes les vertus , mais je n'ai pas non plus tous les vices . (9)

À la même époque Freud préféra répondre à Max Schiller son mari en lui parlant d'autres artistes connus comme Charlie Chaplin et Léonard de Vinci. Dans cette lettre du 26 mars 1931 il écrit: en allant plus loin il a écrire:

Mais je n'hésiterais pas à faire remonter tout ce répertoire aux expériences et aux conflits de ses années de jeunesse (...) Je sais que les analyses qu'on ne désire pas sont irritantes et je ne voudrais rien faire qui puisse troubler la cordiale sympathie de nos relations .(10)

Dans un article qu' Yvette publia en janvier 1938 elle écrit

J'ai l'honneur de compter le professeur Sigmund Freud parmi mes amis. Je lui ai demandé ce qui l'intéressait en moi au point de le faire se déplacer. Étais-je un «sujet» d'études pour lui? »(11)

On ne sait pas si Freud a répondu. Mais ce que l'on connaît bien c'est sa passion pour l'hystérie. On ne connaît pas non plus l'influence d'Yvette sur la théorie psychanalytique. Selon sa nièce Èva, Yvette ne lut d'ailleurs pas un seul ouvrage de Freud.

Freud fait là allusion à deux chansons célèbres d'Yvette qui s'inscrivaient dans la tradition de François Villon et d'Aristide Bruant. Elle entamait parfois son tour de chant avec *La soûlarde* de Jules Jouy:

Ce soir, je vous dirai des liaisons et des trahisons amoureuses. Il ne faut pas craindre le mot exact: j'ai l'intention de vous parler des chienneries de l'amour:
 Que j'suis heureuse, ma cher', j'en perds la tête
 Et ce n'est pas d'l'amour pour plaisanter:
 Du beau Raoul, j'ai su fair'la conquête,
 Je suis aimée, et je puis m'en vanter.
 Cet amant.là m'a déjà fait connaître
 Le désespoir, les pleurs et cetera.
 Y voulait même se jeter par la fenêtre
 Ah, quel plaisir quand on vous aime comme ça!
 Quand on vous aime comme ça !

Et si d'aventure quelque client manifestait le désir de sortir au milieu d'une chanson, elle n'hésiterait pas, les poings sur les hanches, avec une gouaille particulière à dire:

Au revoir Monsieur. Bonne nuit Monsieur
 Tous les clients sont des cochons,
 La faridon don don, la faridondaine
 Et surtout les ceusses qui s'en vont.....(12)

Dites-moi si je suis belle d'Eustache Deschamps, était la chason préférée de Freud. Elle fut enregistrée en trois disques 78 tours pour *Gramophone-La Voix de son maître* dont la réclame figurait alors sur les programmes de ses concerts parisiens. Ils furent primés à l'exposition internationale de la musique à Genève en 1927.

Ernest Jones raconte qu'à sa connaissance, «*les seules personnes qui appelaient Freud par son nom de famille sans le faire précéder d'aucun titre, étaient la célèbre chanteuse Yvette Guilbert, l'ambassadeur américain W.C.Bullit et le romancier anglais H.G.Wells* “ (12).

Le 24 octobre 1938, Freud écrivait, de Londres, pour la dernière fois sans doute à Yvette et à son mari: «*Durant ces dernières années, j'ai été assez privé de n'avoir pu redevenir jeune l'espace d'une heure grâce au charme magique d'Yvette*» (13)

Lorsque Freud quitta Vienne , avec sa femme Martha et sa fille Anna, la princesse George de Grèce, Marie Bonaparte, donna en leur honneur une réception à Paris à laquelle furent invités Yvette et Max. En mai 39, Yvette se rendit à Londres pour trois récitals avec Irène Aitoff au piano du Wigmore Hall devant un maigre public. Elle fit parvenir à Freud une photographie dédicacée: « *De tout mon coeur, au grand Freud . Yvette Guilbert 6 mai 1939*».

Pendant les années de guerre, Yvette et Max éliront domicile à Aix-en-Provence, à l'hôtel des Thermes Sextius, pensant que la proximité de Marseille leur permettrait de fuir en bateau ou en avion. Max était juif et la Gestapo perquisitionna chez les Schiller. Ce fut là qu'Yvette mourut le 3 février 1944.

Quels etions les désires entre Yvette Guilbert e Freud?

NOTES

(1) Claudine BRÉCOURT-VILLARS. *Yvette Guilbert -L'Irrespectueuse*, Paris Plon, 1988 chapitre VII,p.86.

(2) Claudine BRÉCOURT-VILLARS Op.cit., p.68

(3) Yvette GUILBERT, . *Autres temps autres chants, (posthume)*. Préface de Béatrix Dussane, Paris, Robert Laffont, 1946

(4) Yvette GUILBERT, (*Mes mémoires*), Paris, Grasset, 1927

(5) Yvette GUILBERT, *La Chanson de ma vie*, Paris, 1926.

Cf. Claudine BRÉCOURT-VILLARS, *Yvette Guilbert...op.cit.*,«*Bettina Knapp et Myra Chipman, qui rencontrèrent quelques-uns des ses proches, alors encore vivants, notamment Eva Rosenfeld, avancèrent une autre hypothèse quant à ses véritables relations avec Eleonora Duse, mais sans, malheureusement la développer* », p.136.

Correspondance, 1873-1939, (Lettre,Vienne le 8 mars 1931).Paris. Gallimard, 1966,p.441 et 442.

Idem

Correspondance, 1873-1939, (Lettre,14 mars 1931).Paris. Gallimard, 1966,p.441.

Cf. *Correspondance* (Lettre, Vienne, le 26 mars 1931) p.443.

(11) GUILBERT, Yvette. *Le complexe de l'acteur*. Paris, soir, 14 janvier, 1938. «*Je ne connais pas la pensée du maitre dans sa profondeur. Je croyais qu'il voulait dire que la virtuosité artistique exprimait une sensibilité spéciale* » .

(12) Ernest Jones, *Sigmund Freud,sa vie, son oeuvre*, t.III,Paris,P.U.F, p.98.Yvette Guilbert est là en bonne compagnie.

(13)Cf. *Correspondance*,(Lettre , Londres, le 24 octobre 1938)p.494.